

Silence, on tourne !

19 septembre 2002, Neuilly-sur-Seine

Caméras, maquillage, coiffure, loges, studios... L'endroit n'est pas le plus propice pour venir parler de mon homosexualité. Mais je le sais, je me suis prêté au jeu. Je vais pour la première fois devoir parler face aux caméras de mon homosexualité et de mon *coming-out*. Je tiens bien à préciser que ce sera une grande première uniquement face aux caméras puisque pendant le mois d'août 2002, mon homosexualité avait été révélée dans un quotidien régional. Pour vendre mon premier roman, le journaliste stagiaire avait besoin de l'écrire : « Comme le personnage principal de son premier livre (le jeune Yorik Brussel), Jonathan Denis est homosexuel ». Je me souviens du regard de ma mère lorsque qu'elle était tombée par hasard sur cet article formidablement écrit mais qui me coupait aussi l'herbe sous le pied. Alors, je me suis préparé au regard de l'animatrice Marielle Fournier. Je me suis préparé à être assis sur cette chaise, les mains sur la table, en fixant un point sur un mur pour me sentir mieux lorsque je devrais raconter l'épisode de « ma sortie du placard ». Je sais tout cela. Je sais aussi ce qui m'attend. Mais je ne sais pas l'état dans lequel j'en reviendrai.

J'ai donné toute ma confiance à la journaliste Cathy Sanchez pour le montage du reportage. Je sais aussi que beaucoup de *rushs* vont rester et qu'ils ne seront jamais totalement détruits.

Thomas Sayofet, grand vainqueur de la deuxième édition de *Loft Story* se tient debout face à moi. Il me regarde. Il

me fixe. Il sait déjà qui je suis : l'homo qui va tout révéler. Je ne le cache pas, je jouis un peu de cette place privilégiée. Je suis statique dans l'entrée des studios et tout le personnel sait déjà qui je suis, alors que moi, je ne peux mettre qu'un seul prénom sur un visage : celui de Thomas. Son regard persistant me rassure quelque peu. Je ne suis pas un étranger pour lui. Je ne suis pas un extra-terrestre. Je me sens aussi troublé par sa présence. Il se passe quelque chose en moi. Un mal de ventre, des gouttes de sueur, le cœur qui palpite... Est-ce Thomas ou cette situation à laquelle je m'expose qui me tourmente ? Je ne le regardais pas à la télévision. Je n'ai pas voté pour sa victoire. Je ne me suis pas intéressé à son médiatique *coming-out*. Mais là, quelque chose m'envahit. Une chose inexplicable m'étouffe et me fait me sentir mal. Je ne dois rien montrer. Cela fait à peine deux minutes que Sylvie, une amie journaliste, et moi-même sommes dans l'entrée et j'ai déjà l'impression que cet instant dure depuis une éternité. Mon esprit se trouble et se brouille. *Thomas, Thomas, Thomas...* Son prénom frappe dans ma tête. Je viens de comprendre : je suis en concurrence avec lui. Nous sommes deux homos et nous allons le dire devant les caméras. Seule la concurrence peut me faire peur à ce moment précis. *Thomas, Thomas, Thomas...* Ces deux syllabes résonnent beaucoup trop. Il faut que j'ouvre les yeux. Il faut que je me réveille.

Je suis assis sur un fauteuil et une maquilleuse s'occupe de moi. Je regarde le siège d'à côté et personne n'est assis. *Thomas, Thomas, Thomas...* Encore et toujours... Marielle Fournier l'appelle. C'est ça ! Marielle Fournier l'appelle depuis tout à l'heure. Je suis descendu dans les studios de *Demain tous* sans m'en rendre compte. J'étais obnubilé par la présence du « lofteur » de la soirée. Il n'existe aucune concurrence entre lui et moi. Je ne suis pas amoureux de Thomas Sayofet. J'ai simplement entendu Marielle l'appeler plusieurs fois. Il n'y a rien d'autre.

J'étais dans mon monde. Je rêvais. Soit je n'ai pas assez dormi à l'hôtel, soit mon bain pris peu de temps avant n'a pas eu l'effet escompté. Ou alors, je flippe... *Jonathan, tu as peur !* Oui, j'ai peur. Je ne suis pas rassuré. Peur du reportage. Peur de parler à voix haute de mon homosexualité. Peur de n'être pas comme il faut. Peur de décevoir... Me décevoir et ne pas réussir à faire passer un message. Je suis transposé icône gay alors que je n'ai encore rien fait. Je suis simplement entré tranquillement dans une loge et déjà je suis celui qui doit défendre avec Jean-Luc Romero et Thomas Sayofet l'image tronquée de l'homosexualité traitée par les médias.

Je me lève de ce siège et je cours pour rejoindre Jean-Luc Romero. La présence de cet ami si cher est pour moi un signe. Il est là depuis le début de mon « aventure homosexuelle ». Il est là depuis le lendemain de l'annonce de ma préférence à ma mère. Il est là en ce jour où je vais dévoiler publiquement ma vérité, mon bonheur, mais aussi mes craintes passées. J'ai besoin de lui parler avant de me rendre sur le plateau où le spectacle pourra commencer. J'ai besoin de sentir cette main rassurante posée sur mon épaule avant d'aller me livrer, de façon indirecte, face aux regards des autres. Un regard que je ne verrais pas de suite. Un regard qui sera celui de proches, d'amis, de parents, mais aussi de millions d'anonymes. Je me redresse et comme Sylvie me le fait remarquer il ne faut pas que je commence à boire le champagne comme si ma coupe était un verre de jus d'orange. Pourtant plus Jean-Luc et son conseiller Frédéric Latour me parlent et plus je bois. Il faut absolument que je sois joyeux au moment de m'installer sur le plateau aux couleurs de l'été. Le producteur de *Demain tous* vient aussi me parler et par la même occasion me rassurer. Est-ce que cela se voit tant que je transpire et que le nœud né dans mon ventre s'accroît en arrivant dans ma gorge ?

Thomas n'ose pas s'approcher. Il reste, à mon grand détrimment, éloigné de nous avec son attaché de presse. Jean-Luc ne peut me parler que de son *outing* mais Thomas pourrait m'expliquer comment présenter son homosexualité sans honte à la télévision. Je ne dois plus douter. Je ne dois plus avoir peur. Je cherche Cathy Sanchez du regard mais elle ne semble pas être là. Et pourtant, à cause de l'alcool ou de mon semi-état second, je me rends compte que cette belle brune aux cheveux courts assise à côté de moi depuis plus de dix minutes est la journaliste qui m'a filmé pendant trois jours durant. Je la revois et il me semble la découvrir. Ce n'est plus la journaliste quelque peu maniaque que j'avais accueilli chez moi pour me livrer sur ma façon de vivre mon homosexualité au jour le jour. Elle est souriante, détendue, aimable. Mais elle a aussi peur que moi. Elle sait que si son reportage ne me convient pas, elle détruit d'une certaine façon sa carrière et anéantit en plus une partie de ma vie. *Nous voilà bien ! La journaliste et l'invité ne se sentent pas bien.* Catherine, que j'appelle encore affectueusement « Cathy », lit dans mon regard une appréhension liée à la découverte de son travail. Ma principale peur vient de là : je ne sais pas à quoi ressemble son reportage. Je n'ai même plus envie de le savoir.

Jean-Luc et Thomas partis déjà sur le plateau, je suis condamné à fixer mes yeux sur un écran présent dans le hall pour regarder le lancement de l'émission.

C'est parti ! Anne-Marie Spinozy me prend le bras et je l'accompagne vers l'ascenseur qui m'amènera d'ici quelques minutes autour d'une table en bois, face à face avec l'animatrice Marielle Fournier. Déjà lors de l'enregistrements d'autres émissions le moment de la pose de mon micro avait été le déclic à l'enlèvement de mon stress. Une fois encore, assuré du bon fonctionnement de l'appareil vocal, mes idées noires disparaissent dans les couloirs surplés de la télévision.

Je marche lentement vers le fauteuil qui m'est réservé sur le plateau. Tout me revient en tête. Tout mon passé : l'amour à sens unique éprouvé pour Akim. L'annonce à ma mère en ce soir de décembre glacial. Ma rencontre avec Jean-Luc dès le lendemain dans les bureaux d'ELCS. Mon visage ahuri lorsque Hugo n'a plus voulu me parler. Les larmes de ma mère quelques jours après pendant l'enregistrement d'une émission sur une chaîne concurrente. Les hommes qui sont passés dans mon lit et dans ma vie et que j'ai trop peu souvent su retenir. Le départ vers d'autres cieux de Théo. Mon secret sur sa mort. Les trois jours d'un tournage éprouvant où j'ai fini par haïr le mot « homosexualité ». Le regard de Sylvie lorsque je me suis levé de ma chaise pour venir rejoindre ce plateau. L'homme qui partage ma vie depuis déjà quelques mois et qui a décidé de vivre dans l'ombre et dans le silence. Et ma dernière pensée qui s'adresse à Dieu pour lui expliquer que ce que je fais n'est pas pour moi mais simplement pour que quelques jeunes comprennent que rien ne vaut la vie. J'attends encore quelques secondes derrière une caméra. Juste le temps de chantonner dans ma tête des paroles de Daniel Balavoine : « Qui ose dire qu'il peut m'apprendre les sentiments ou me montrer ce qu'il faut faire pour être grand ... ». Un dernier regard de Marielle Fournier en ma direction et je découvre avec plaisir que Violette Saubin, présidente de l'association Contact Lyon, est assise autour d'une table qui verra bientôt la vérité être « déballée ». Je ferme les yeux, je reprends ma respiration et j'y vais.

« C'est à toi ! ».

Cette phrase est destinée à Marielle Fournier. Je n'écoute pas le lancement du sujet me concernant. Je suis déjà concentré sur les questions qu'elle va, d'ici une vingtaine de minutes, me poser. Je vois des images défilées sous mes yeux. Et mon père... Il est homosexuel ! Cette déclai-

ration me fait grimacer et Cathy Sanchez vient de formuler sa première erreur. Je ne peux pas expliquer à Jean-Luc comment la journaliste m'a extorqué cette phrase. Je ne peux plus rien dire. Je ne regarde pas la fin du reportage. Je bois un verre d'eau que je fais maladroitement tomber par terre et je me tais. Mon mutisme est la seule arme que je trouve face à cette révélation digne d'un *outing* : mon père est homosexuel. Cette phrase est sortie de ma bouche. Cette phrase était écrite sur le carnet de bord de Cathy. Cette phrase, je n'ai pu la dire tout seul. Thomas est interloqué, lui aussi, par ce commentaire inadmissible et explicatif d'une faute de vision immense sur l'homosexualité. Cathy vient de cette manière de confirmer ce que je pensais depuis le début : elle veut expliquer mon homosexualité. Le pourquoi du comment la passionne.

Le reportage s'achève et je viens de comprendre que le sensationnel fait toujours recette. Je n'ai jamais été séparé de mon père pendant douze ans. Mon père ne m'a jamais dit qu'il était homosexuel. Je n'ai pas révélé pendant une heure et demie mon homosexualité à mes grands-parents. La réaction de ces derniers est truquée. Plus rien ne me semble vrai. Le reportage est quelque peu bidonné. Je suis faux. Mes phrases sonnent faux. Il me faut maintenant sourire. Je dois faire semblant d'être heureux de ce que je viens de voir. Après chacune de mes réponses, je me félicite intérieurement.

« Ne pas faire de son homosexualité une carte de visite » : je suis assez fier de cette phrase que je viens de prononcer. Je ne visais personne mais par l'intermédiaire de mes paroles, je me pointais aussi du doigt. Après la diffusion de l'émission, je ne devrais pas tomber dans le gouffre facile d'une pseudo-célébrité obtenue en ayant dévoilé mon homosexualité.

Alors que je sors du plateau et que tout le monde marque une petite pause de repos, Cathy s'approche de moi et me

demande mon avis sur le reportage qu'elle a réalisé. Je ne peux retenir ce qui me titille le palet. Il faut que ma haine sorte et lui arrive de plein fouet dans le visage.

« Le reportage est bien dans l'ensemble mais avec mon père, tu as fait fort ! » Mais non, ce soir, je suis lâche. Je ne peux que lui dire toute mon admiration et lui donner mon approbation face aux images filmées. Je ne me reconnais pas. Ma famille et mes collègues de travail me caractérisent comme une « roquet agressif » et se plaisent à me comparer à Marc-Olivier Fogiel, et moi, ce soir, je suis sage et reposé. Je ne veux pas dire à Cathy ce que je pense de son travail. Mais je sais qu'elle a utilisé ma fatigue liée au tournage pour me faire dire des mots que ce soir je désapprouve totalement. Il me faut encore sourire car c'est fait : je viens de dire publiquement mon homosexualité mais je viens surtout d'anéantir de vieux démons. Je l'ai dit comme si je demandais un verre d'eau. Le champagne est plutôt, en cette soirée de septembre, de rigueur et je ne vais pas m'en priver. Sylvie puis Violette viennent me féliciter de mon passage. Même le producteur et Marielle Fournier me remercient d'avoir répondu avec dynamisme aux différentes questions posées. Pourtant je doute et je me méfie du résultat final. Cela fait déjà deux fois que l'émission aurait dû être enregistrée et je m'attends à encore devoir affronter une nouvelle déprogrammation. Je vais aller dehors. L'air frais ne pourra que me revivifier. Et après...

Après, c'est un peu comme un trou noir. Il est deux heures du matin et je suis assis dans ma chambre d'hôtel. Je sors un papier de ma poche et je découvre avec stupéfaction le numéro de téléphone de Thomas, de Violette Saubin et enfin celui de Frédéric Latour. J'étais arrivé dans les studios de M6 dans un état second et j'en suis ressorti de la même façon, mais je connais le coupable de ma sortie oubliée : le champagne. Je ne supporte pas cet alcool et les coupes ont dû s'enchaîner sans que je ne puisse m'en ren-

dre compte. Une cigarette trône aussi dans la poche de mon blouson en cuir jeté sur la chaise moderne qui fait face au miroir. Je l'allume d'un air amusé et je me retourne pour contempler Sylvie qui dort déjà. J'espère lui avoir fait plaisir en l'emmenant dans mon périple télévisé et dans mon aventure parisienne.

Tout est déjà fini. Plus de caméras, plus de maquilleuses, plus de coiffeurs. Plus de questions, plus de réponses. Plus de stress et de coupes alcoolisées. Plus de strass et de paillettes. Il n'y a plus Jean-Luc et plus Thomas. Je suis face à face avec moi-même. Face à face avec mon destin. En ce 19 septembre 2002, ma vie vient de prendre un nouveau tournant. J'étais, ce soir, l'homo qui venait tout raconter. J'étais, ce soir, Jonathan. Je redeviendrai demain le journaliste appliqué. Je redeviendrai demain Jonathan Denis. Il n'y aura plus d'homo. Il n'y en a déjà plus. Je ne forme qu'un seul et même être. Je me regarde à nouveau dans la glace et le restant de mon maquillage coule. A moins que ça ne soit mes larmes. J'ai mal. Je viens de tuer une partie de moi-même. Une partie infime mais que je détestais plus que tout. Je viens enfin de tuer le menteur qui sommeillait encore en moi. Ce soir, je suis libre. Ce soir, je suis fier. Ce soir, je suis un autre homme... Un homme qui assume.

12 novembre 2002, Lyon

Il est 20h50 et le générique est parti. Je suis dans mon appartement dans le troisième arrondissement de Lyon avec Sylvie Bonnet et Didier Aubry, deux amis et collègues de *Radio Espace*. Je leur ai demandé de venir pour passer une soirée que je veux quelconque autour d'une pizza et d'un verre de coca. Les images apparaissent. Le speech a été fait et le moment du reportage est arrivé. Je suis scotché à

mon poste de télévision. Je n'écoute plus les phrases de Sylvie et Didier.

Les images... Cécile n'est plus là. Aurore a disparu. Marco a été viré. Il n'y a plus le témoignage de mes amis. Il n'y a que cette annonce fatidique : « mon père est homosexuel ». C'est moi. C'est moi qui l'ai dit. J'assume. Le climat, la dureté du tournage, l'audace de Cathy Sanchez : il n'y a plus d'excuses possibles. Je l'ai dit. J'ai dit que mon père était homosexuel. Je l'ai dit. Je ne peux m'en prendre qu'à moi-même. Il ne sert à rien de remettre la faute sur je ne sais quoi et je ne sais qui. Je suis seul à l'avoir dit. Seul. C'est ma faute.

La machine est en route. Je me demande pourquoi j'ai pu m'en prendre si violemment à Cathy. Je me demande comment j'ai pu penser de telles choses sur son travail. Le reportage rend parfaitement ce que j'ai voulu faire passer : l'image d'un homme libre. Je suis libre. C'est maintenant sûr. Je connais parfaitement les rouages du journalisme et de la télévision et je viens néanmoins à me plaindre de m'être fait avoir.

L'émission s'achève et Didier me propose de me rendre dans un bar *gay-friendly* dans le premier arrondissement. Nous décidons de prendre le métro et déjà quelques regards se posent sur moi. Je me sens mal à l'aise. Je veux vite arriver au *Lax Bar* pour pouvoir être dans un lieu totalement hermétique aux critiques et aux regards déplacés. Et aussitôt arrivé dans l'établissement de la rue Coysevox, Didier vient me prévenir de ce que je n'osais imaginer. Le *chat* de M6 est saturé de messages me concernant. Tout le monde connaît désormais mon histoire. Je suis maintenant un peu un membre de toutes ces familles, une pièce attachée à toutes ces vies. Je bois sans m'arrêter une coupe de champagne et aussitôt nous repartons. Il faut que j'aille me coucher. Il faut que je dorme. Il est passé minuit et la journée qui s'ouvre risque d'être intense.

13 novembre 2002, Lyon

Les gens me reconnaissent. Ils me disent merci. Ils m'embrassent. Je ne sais plus quoi faire. Je ne sais pas ce qu'il faut faire. Les remercier ou leur souhaiter encore du courage ? Ne rien dire ou renvoyer aux destinataires les mots gentils prononcés ? Partir ou rester ?

J'ai préféré rester. Je reste car j'aime cette vie et je veux la faire aimer aux autres. Je reste car je sais que si j'en suis là aujourd'hui, je le dois à beaucoup de personnes. Je le dois à ma mère, à Jean-Luc, à mes ami(e)s, à des cinéastes, à des auteurs, à des proches ou à des inconnus. Je le dois aussi aux autres. Alors, je reste. Je reste car je peux peut-être servir. Je reste car je dois servir. Je reste car il faut parler. Je reste car je dois parler. A travers toutes les marques de soutiens, tous les encouragements, tous les remerciements, tous les témoignages que je reçois, je sais qu'il faut que je sois là car eux sont là.

La première étape pour que mon témoignage ne devienne pas un récit parmi tant d'autres est de m'ouvrir aux autres par le système qui permet de communiquer le plus grandement avec la Terre entière : internet. Aussitôt, Frédéric Lepain, un jeune prodige de l'informatique, se charge de la création du site¹. Moi, je préfère encore parler avec ces centaines d'anonymes qui m'abordent et que je sens, malgré la distance de nos connaissances sur l'autre, si proches de moi.

Tout s'accélère. Le site est créé à une vitesse grandiose et moi, je préfère vivre avec une lenteur que je ne me connaissais pas. Ce matin, ma première interview abordant l'émission d'hier soir s'est très bien passée. Je connaissais déjà tous les apprentis journalistes de l'ISCPA de Lyon et mon émergence d'une nuit plus qu'agitée a été excellem-

¹ www.jonathan-denis.com et pour m'écrire : jonathan@jonathan-denis.com

ment faite en partie grâce à eux. Je ne peux assister à mes cours d'anglais tranquillement. Je passe juste dire bonjour à mes collègues de classe et à mon professeur argentin et aussitôt je dois repartir pour enchaîner sur de nouvelles interviews. Le programme de la journée se fait au fur et à mesure que les minutes défilent. Mon téléphone portable n'arrête pas de sonner et chaque journaliste donne mon numéro à un autre. Il est midi et je viens déjà de rencontrer deux journalistes. Mon *coming-out* télévisé devient une affaire d'Etat. Je n'en reviens pas.

Je retrouve Pascal Merlin, un ami de politique, dans une pizzeria de la Place des Terraux. Je ne sais pas pourquoi mais je sens que ma journée ne pourra se passer uniquement à Lyon. Juste avant de le rejoindre, mon passage éclair à mon bureau de *Radio Espace*, cours d'Herbouville, ne m'a pas permis de trouver le peu de repos que je demandais. Mon rédacteur en chef, Jérôme Jarny, l'animateur matinal, William Fauster et le directeur d'antenne, Christian d'Aubarède, se sont fait un plaisir de me taquiner. Mon sourire avait eu du mal à se décriper mais l'humour ravageur de William avait fini par me débloquer totalement. J'allumais l'ordinateur de la salle de rédaction et je m'apercevais que ma boîte *e-mail* ne fonctionnait plus du fait du trop grand nombre de messages reçus. J'étais à cent lieux de tout ça. Il me fallait du repos. Il fallait que je puisse reposer quelques instants les pieds sur terre. Ce petit repas improvisé avec Pascal Merlin ne peut donc que me faire le plus grand bien. C'est la première fois depuis plus de quinze heures que je ne parle pas d'homosexualité et de l'émission de M6. Pascal ne souhaite pas savoir comment je gère ce vent de folie qui souffle en ce moment dans ma vie. Il comprend que je ne veux pas en parler. Il comprend que je préfère, ce midi, parler du beau temps qui règne sur Lyon depuis ce matin et hélas de la pluie annoncée pour le week-end.